

LA FAUTE AUX MOUT



ONS



Généralement, seuls les photographes prennent un réel «plaisir» dans les bunkers de sable. Pour beaucoup d'amateurs, ils sont plutôt une nuisance qu'un obstacle. Mais rares sont ceux qui savent que nous devons les bunkers aux moutons.

A la plage, la plupart des gens aiment s'allonger sur le sable. Sur les terrains de golf, c'est le contraire. Qui n'a pas vu ces amateurs désespérés qui ont la plus grande peine à expédier leur balle hors de l'obstacle? «Lors d'un tournoi amical, un senior a lancé la balle de sa main hors du bunker. Malheureusement, son geste a été vu», raconte le directeur d'un club privé de Zurich. Il arrive régulièrement aussi que des pros «disjonctent», à l'image de l'Espagnol Sergio García qui a malmené le sable en Arabie saoudite l'année dernière, après un coup de bunker raté. Cela fait exactement vingt-cinq ans, lors de l'Open Championship, que Jack Nicklaus a eu besoin de quatre coups pour sortir du bunker devant le 14^e green de l'Old Course à St Andrews. Environ la moitié des 112 bunkers de sable du Home of Golf ont un nom spécial. L'un des plus célèbres s'appelle The Hell au trou no 14. Il d'ailleurs été complètement restauré voici cinq ans, mais cela n'a facilité en rien les sorties de bunker ...

Sculptures de sable

Les seuls qui apprécient vraiment les coups de sable sont les photographes. «Quand le sable éclabousse, on peut voir une dynamique. La plupart du temps, la balle est visible sur la photo, et parfois le sable crée quelque chose qui ressemble à une sculpture», explique Emanuel Stotzer, qui photographie depuis de nombreuses années tant des golfeurs professionnels qu'amateurs, très souvent aussi pour Swiss Golf.

Mais sait-il seulement pourquoi on trouve des bunkers sur presque tous les parcours de golf du monde? «Aucune idée.» C'est sans doute le cas de la plupart d'entre nous. Une explication historique est donc utile: comme on sait, les premiers parcours de golf ont vu le jour dans les dunes écossaises. Les moutons s'y sont mis à l'abri du vent, enfouis dans le sol sablonneux. Les «trous» qu'ils ont creusés sont devenus plus tard des bunkers de sable. Vers 1842, Allan Robertson a été le premier à aménager officiellement le bunker du Road Hole au trou 17 de l'Old Course à St Andrews.


Près de deux siècles plus tard, les bunkers restent toujours un thème d'actualité. «Le monde est à court de sable», titrait la NZZ am Sonntag cet automne, révélant qu'environ 50 milliards de tonnes sont consommées dans le monde chaque année, principalement dans le bâtiment et l'industrie.

Tout vient de l'étranger

Pascal Guyot, head greenkeeper au Golfparc Moossee, le constate depuis longtemps. «En ce qui concerne le sable, nous sommes en concurrence avec l'énorme demande venant de l'industrie. L'année dernière, nous avons même connu quelques problèmes de livraison», explique le président de l'Association suisse des greenkeepers. Pour l'ensemble des installations du Golfparc Moossee, il faut environ six cents à mille tonnes de sable. «Nous devons remplir les bunkers d'entraînement deux à trois fois par an. Un bunker de taille moyenne contient entre 50 et 80 tonnes de sable», explique Pascal Guyot. En plus des bunkers, les greens et les tees en particulier ont régulièrement besoin de sable. Selon la qualité, le matériau coûte entre soixante et cent francs par tonne. «Le sable est donc l'un des plus importants postes budgétaires du greenkeeping», précise-t-il. Certains clubs sablent également les fairways. «Etant donné

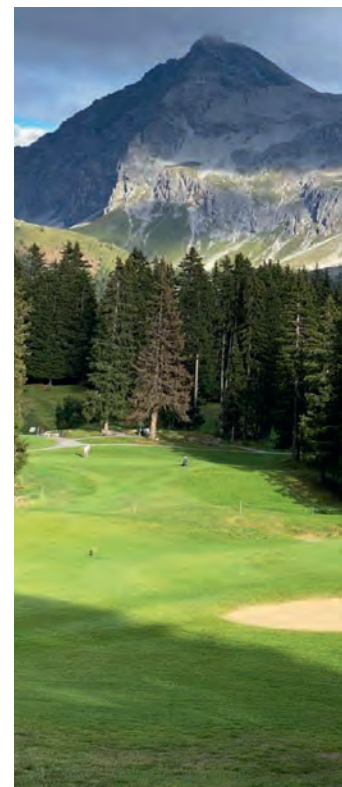


Aucun parcours dans le monde possède davantage de bunkers que Whistling Straits, au Wisconsin.



“ En ce qui concerne le sable, nous sommes en concurrence avec l'énorme demande venant de l'industrie. L'année dernière, nous avons même connu quelques problèmes de livraison.

PASCAL GUYOT, HEAD GREENKEEPER AU GOLFPARC MOOSSEE



Les bunkers de sable sont des éléments typiques de design. Au centre, le seul bunker du parcours d'Arosa; Pascal Guyot, head greenkeeper au Golfparc Moossee; le plus grand bunker du monde.

l'étendue des surfaces, cela augmente considérablement les coûts», ajoute-t-il. Il se procure le sable principalement dans la région rhénane, en Alsace ou en Bavière. Cela signifie que le transport est bien plus cher que le sable proprement dit. «J'aimerais beaucoup utiliser le sable du lac de Thoune, mais il n'y a aucune usine suisse qui puisse livrer une matière première aussi fine et parfaitement lavée, comme nous en avons besoin pour les greens et les bunkers.»

Une maintenance coûteuse

Outre le coût des matériaux purs, l'entretien des bunkers est particulièrement coûteux. «Ils donnent beaucoup plus à faire que les fairways, par exemple. Pour aplanir nos 64 bunkers à la machine, il faut deux hommes pour une demi-journée de travail. Et souvent, ils ont de nouveau l'air négligé peu de temps après», explique Pascal Guyot, fort de son expérience. Ian Gibbons, directeur du Golfclub Lipperswil, partage cet avis: «Nous préparons tous les bunkers avant chaque tournoi. Mais très vite, les golfeurs ne remarquent plus cet effort d'entretien dans certains obstacles, tandis que d'autres bunkers restent pratiquement inutilisés.»

Bien sûr, pour une stratégie intéressante sur le parcours, il faut à la fois des bunkers de fairway et de green. «Mais ici, il y en a six ou sept qui sont tout simplement inutiles. Au lieu de les déplacer, nous allons probablement les supprimer complètement dans les années à venir», explique le président de l'Association des managers de golf. La tendance à «moins de bunkers» fait son chemin depuis quelque temps déjà aux USA. «Cette question se pose pratiquement lors de chaque réaménagement.» Les paysages de bunkers gigantesques sont pourtant typiques de nombreux parcours aux États-Unis. «Mais cela ne fonctionne que si vous

pouvez utiliser une main d'œuvre immigrée bon marché pour l'entretien. Chez nous, ce serait hors de prix», explique Ian Gibbons.

Arosa plutôt qu'Augusta

«En Europe, des zones de bunkers aussi vastes sont totalement absurdes», estime l'architecte de golf suisse, Peter Harradine, qui vit à Dubaï. Au lieu d'obstacles artificiels, il est préférable de travailler avec la nature. «Pour dire les choses simplement, plus d'arbres et moins de bunkers, cela arrangerait tout le monde.» Les idées de Peter Harradine ont été mises en pratique récemment dans les deux clubs du Tessin, Ascona et Lugano. «Nous avons supprimé plus de quatre-vingts bunkers sur les deux parcours. La vitesse de jeu a considérablement augmenté et, surtout, l'énorme quantité d'entretien a été réduite d'environ 40%», assène Peter Harradine. Pour beaucoup trop de clubs, l'Augusta National reste un modèle, si bien qu'il a récemment évoqué le «syndrome d'Augusta» dans un article. «Avec le chauffage et la ventilation des greens, Augusta est, à mon avis, le pire exemple d'un parcours de golf durable», affirme-t-il sans mâcher ses mots.

Il a également réaménagé le parcours d'Arosa, dans les Grisons, l'année dernière. Cependant il n'y avait pratiquement pas de travail sur les bunkers. «Le projet de construction déposé nous permettait d'en construire un seul, que nous avons entièrement rénové au cours des travaux», explique le président du club, Pius Achermann. Avec l'unique obstacle de sable au green du 10, Arosa est la grande exception. Dans les Grisons, il est courant de trouver entre quarante et soixante bunkers sur un parcours 18 trous. Comme à Arosa, il n'y en a pas un seul sur le parcours 9 trous du Bürgenstock, pour «préserver la beauté du paysage». •